

3^{ème} Prix catégorie individuelle

Nouvelle écrite par Juliette MICHEL du collège Les Gondoliers de La Roche sur Yon

Je rentre ce soir, ne sortez pas.

Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants. La vie était de plus en plus dure. On manquait de tout. De jour en jour je voyais mon corps se métamorphoser, s'affaiblir. Je me renfermais sur moi-même. Je me faisais le plus discret possible pour ne pas me faire remarquer.

Les masques à gaz, les tickets de rationnement insuffisants, tout ça rendait notre vie à la Roche-sur-Yon atroce. J'étais tout de même avantaagé par l'absence d'une personne fumeuse dans ma famille, car nous pouvions échanger nos tickets tabac contre toutes sortes d'autres choses, pain, nourriture, textile...

C'est le premier février, le jour de mes onze ans, que tout bascula pour moi, pour eux. Visiblement je n'avais pas été assez discret. L'étoile, cette étoile, c'était elle la traîtresse, elle nous avait trahis. Nous étions là, assis par terre à même le sol dans la grande salle paroissiale, tels des animaux dans une cage. La porte entrouverte nous laissait croiser le regard méprisant des passants. Il faisait sombre, personne ne parlait. Un silence régnait dans tout le lieu. Un silence annonciateur de mauvais jour. Un silence mortel. Ce silence fut cependant interrompu par un bruit, un bruit de gaieté, un bruit d'espoir. Les voix chaleureuses de nos camarades de classe qui venaient enfin nous rendre visite. Malgré l'interdiction qu'ils avaient eu de nous parler, nous nous comprenions, ils nous comprenaient. Ils avaient récolté plein de barres de céréale que l'on nous distribuait à l'école. Nous les partageâmes puis il fut l'heure pour eux de partir. Le silence, ce silence pesant, régna de nouveau.

Ils étaient partout, ils nous encerclaient. Les nazis, leur drapeau, leurs idées, prenaient peu à peu place malgré nous dans notre conscience. Nous rabaisser quotidiennement ne leur suffisait plus. Il fallait maintenant nous punir. De quoi? Je ne sais pas, je ne le saurais sûrement jamais.

Cela faisait désormais cinq heures que nous nous entassions petit à petit, les uns sur les autres. Il faisait froid, j'avais faim, j'avais soif, j'avais mal.

À coté de moi, il y avait un petit garçon d'environ cinq ans, il était seul, il ne pleurait pas. Dans ce labyrinthe humain, je finis enfin par retrouver ma pauvre mère, affolée qui serrait ma petite sœur Sarah contre son cœur.

Il était aux alentours de vingt-trois heures. Nous montâmes dans un train. Pour moi ce fut la première et dernière fois. Les wagons étaient étroits, le sol était parsemé de paille

remplie d'excrément, ou toutes sortes d'animaux avaient séjourné au paravent. Ils sentaient l'urine, tous les murs étaient tapissés de moisissure. Le silence, ce silence, était toujours présent.

Le train démarra. Sarah commençait à peine à s'endormir quand ma mère se leva brusquement me tirant par le bras. Elle s'agrippa à la poignée de la porte, visiblement mal fermée, nous sautâmes. Alertés par le bruit, plusieurs soldats se mirent à nous poursuivre. Ma mère me lâcha, me confia Sarah puis me dit de courir, toujours courir, sans jamais me retourner.

J'entendis deux bruits de balle, un cri, son corps s'écrasa violemment sur le sol. Je ne pleurais pas, la voix douce de ma mère retentissait dans tête, elle me disait de courir. J'étais devenu plus fort, plus responsable.

Mon père avait disparu à la guerre; certains confirmaient sa mort, d'autres gardaient l'espoir d'un jour revoir son visage. J'étais donc à présent un simple orphelin qui avait comme seul but dans la vie de survivre et de protéger sa petite sœur.

J'étais épuisé, mais je courais. Ils n'étaient plus là mais je courais. Je ne m'arrêterais pas, jamais. Seule la mort pourrait m'arrêter. Je ne me contrôlais plus, je ne savais même plus si je courais encore. Je tombais.

Je me réveillai dans un lit, dans une pièce sombre, étais-je mort ? Seuls les pleurs et les cris incessants de Sarah se faisaient entendre. Le silence régnait toujours, mais il était différent, un silence paisible, un silence d'espoir. J'étais loin, loin des tirs, loin des obus. Je descendis le grand escalier noir, ma petite sœur dans les bras. Sur la table, un petit déjeuner copieux typiquement juif nous attendait ainsi qu'une lettre soigneusement placée dans une enveloppe nous étant adressée. Sur cette lettre était inscrit ce mot: «JE RENTRE CE SOIR, NE SORTEZ PAS.»

Depuis le réveil, Sarah me demandait sans cesse où était maman. Il fallut alors que je lui explique. Je ne fus pas sûr qu'elle avait très bien compris, mais de grosses larmes s'échappèrent de ses jolies yeux bleus, roulèrent lentement sur ses joues roses et vinrent se déposer délicatement sur ses lèvres rouges, gercées, abîmées par le froid.

C'est aux alentours de dix-neuf heures qu'il entrouvrit la porte. C'était un grand monsieur en uniforme, il fit lentement son entrée. Lui aussi portait sur sa veste une étoile, une étrange croix plutôt, elle était rouge, noire, et blanche. Elle était pareille à celle qui était cousue sur les drapeaux flottants un peu partout dans la ville. Pourtant, il n'avait pas ces traits sévères qui étaient dessinés sur chacun des visages des soldats de la Gestapo. Nous nous regardâmes longuement sans dire un mot. Le silence fut interrompu par un très nonchalant: «T'es qui toi ? Qu'est ce que tu fais là ?».

Le grand homme rit. Il se dévêtit de son long manteau noir, le posa sur une chaise et s'assit. Je pris ma sœur dans mes bras et lui répéta la question : « Qui êtes vous ? ». Après un long moment de réflexion il nous dévoila enfin la vérité, le silence, ce silence allait être rompu. C'était lui, c'était notre père.

J'étais bouleversé, étonné, je pleurais. Je pleurais de tristesse, je pleurais d'émotion, les larmes que j'avais gardé si longtemps au fond de moi coulèrent sur mon visage sans vouloir s'arrêter. Il me prit dans ses bras, mon père me pris dans ses bras, enfin. Je le retrouvais, cela aura pris plus de deux ans avant de pouvoir enfin le serrer dans mes bras. Je ne le croyais pas, pas tout de suite. Cela faisait trop longtemps que ma mère me disait de l'oublier, que je ne le reverrais plus.

Plus les jours passaient plus l'on retrouvait notre complicité du temps d'avant. Il apprenait à connaître Sarah qu'il avait vu pour la dernière fois lorsqu'elle était bébé. Les jours passaient et se ressemblaient. Je lisais des romans, ma sœur sur les genoux, lui parlais de notre mère, dessinais son visage pour ne pas l'oublier. Les jours passaient, nous étions enfermés. D'ailleurs, ces jours, je ne les comptais pas, je ne les comptais plus. Contre toute attente, cette nouvelle vie, je l'aimais, nous l'aimions tous les trois. Notre petite vie tranquille loin de tout. Chaque matin, mon père revêtissait son long manteau noir et partait prendre l'air, seul.

Un matin il n'était pas revenu. Les heures passaient, bientôt la nuit allait tomber. Je décidai de le faire, de désobéir. Je passais le seuil de la porte les mains moites, le corps qui tremble. Il était là. Par terre. Dans une flaque pourpre de sang. Ses yeux étaient clos. Je pleurais, encore. Je me rappelai alors de ce que m'avait dit ma mère. Et je courais, ma sœur dans les bras, je courais, je courais même la mort n'aurait pu m'arrêter. Je finis enfin par retrouver ma ville, déserte. Je repris mon habitude de frapper à la porte de la mère de Claude mon meilleur ami comme les soirs d'école où personne n'était à la maison. La mère de Claude m'ouvrit, comme à son habitude. Mais contrairement au temps d'avant son sourire s'était effacé laissant place à un visage triste, affaibli, comme le mien. C'est à leurs côtés, celui de la mère de Claude et de Sarah et uniquement aux leurs que je passai la fin de la guerre, caché.